

LIGNES DE DÉPART

LIGNES DE DÉPART || LIGNES DE DÉPART || LIGNES DE DÉPART || LIGNES DE DÉPART || LIGNES DE DÉPART || LIGNES DE DÉPART

SOCIÉTÉ

||

À la découverte des langues autochtones

Peu de Québécois s'étaient jusqu'ici donné la peine d'apprendre des notions d'innu, de cri ou d'abénakis. Mais la réconciliation avec les premiers peuples fait naître un intérêt pour leurs langues.

PAR MARIE-HÉLÈNE PROULX



François Thérien fait partie des oiseaux rares au Québec qui comprennent des bouts de phrases quand l'artiste inuite Elisapie chante *Uummati Attanarsimat*, sa populaire adaptation en inuktitut de la chanson *Heart of Glass*, du groupe Blondie.

Tout ça grâce à un coup de foudre, non pas amoureux mais linguistique, un soir d'avril 1973, alors que ce fonctionnaire maintenant retraité assistait pour la première fois à une performance de *katajjaq*, le chant de gorge inuit, sur la scène de l'aréna Paul-Sauvé, à Montréal. « J'étais venu pour mon idole Joni Mitchell, qui participait avec d'autres vedettes à un spectacle-bénéfice en soutien aux autochtones, se rappelle-t-il. Mais quand la voix des deux chanteuses de Puvirnituq a résonné dans le silence de l'amphithéâtre pourtant plein à craquer, je suis tombé sur le cul. »

Un demi-siècle plus tard, François Thérien n'a rien perdu de son émerveillement pour la culture de ceux qui peuplent le nord du Québec depuis 3 000 ans. Au point de s'acharner à apprendre l'inuktitut, dont il maîtrise

fort bien la grammaire, à défaut de pouvoir le parler couramment. L'élève studieux continue de se perfectionner, notamment en s'efforçant de lire la version en caractères syllabiques inuktituts du roman *Sanaaq*, de l'autrice et sculptrice nunavikoise Mitiarjuk Attasi Nappaaluk.

« Ça me fascine qu'un peuple de chasseurs-pêcheurs installé dans un environnement extrêmement hostile, où répondre aux besoins de base était un défi continu, ait pu élaborer un langage aussi riche et précis pour exprimer les émotions les plus fines, dit-il. Ce sont de grands romantiques. » En inuktitut, le sentiment de peur, par exemple, se décline en de multiples mots distincts selon qu'ils désignent la crainte d'un animal, de la nuit, du froid, d'un événement futur, ou encore celle d'être réprimandé, de recevoir un coup, de revoir quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps. « J'en ai pour le reste de ma vie à apprendre ces subtilités. »

Même si ce dada demeure « niché », l'apprentissage de l'une des 11 langues des premiers peuples de la province gagne en popularité depuis quelques

années auprès des Québécois. Par exemple, au cours des neuf dernières années, le nombre d'« étudiants-crédits » (qui comprend les inscriptions à temps partiel) est passé de 200 à 1 600 à l'École d'études autochtones de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT), dont les deux tiers sont des non-autochtones. Les programmes de premier cycle offrent des cours d'introduction aux langues algonquiennes (l'une des trois familles linguistiques des autochtones), un cours de premier niveau de cri et deux niveaux d'anichinabé.

Cette augmentation reflète la sensibilité accrue de la population à l'égard des problèmes vécus par les premiers peuples, juge Hugo Asselin, directeur de l'École d'études autochtones. Les scandales qui ont éclaté depuis 10 ans « ont ouvert les yeux de bien du monde », dit-il, notamment les allégations de sévices sexuels et d'abus de pouvoir de la part de policiers de la Sûreté du Québec de Val-d'Or envers des femmes autochtones.

La parution en 2019 du rapport de la commission d'enquête Viens, qui portait sur la violence et la discrimination subies par les autochtones dans certains services publics, a aussi été un « catalyseur d'intérêt », selon Hugo Asselin. « Une bonne partie de nos élèves sont des policiers, des infirmières, des enseignants soucieux d'améliorer leurs pratiques, observe-t-il. Apprendre à dire quelques phrases en anichinabé ou en cri n'est pas une obligation pour exercer leur métier, mais certains y voient une manière de créer des liens. »

Comme à l'UQAT, l'intérêt des allochtones pour les quatre cours d'innu offerts au Centre de langues de la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal est aussi en croissance, à tel point que des intéressés doivent passer leur tour chaque session. Les 32 places du cours de premier niveau instauré il y a huit ans trouvent rapidement preneur, et trois niveaux plus avancés ont été ajoutés dans les dernières années. À l'automne 2024, l'établissement a également démarré un cours d'abénakis.

« Je sens la volonté des Québécois de mieux nous connaître, surtout depuis l'indignation soulevée par le décès de Joyce Echaquan, il y a cinq

ans », remarque Yvette Mollen, une Innu originaire de la communauté d'Ekuanitshit, sur la Côte-Nord, qui enseigne sa langue depuis 30 ans, notamment à l'Université de Montréal. (L'Attikamek Joyce Echaquan est morte à 37 ans au centre hospitalier de Lanaudière, après avoir filmé des infirmières qui l'insultaient.) « C'est comme si on était réapparus sur la carte », dit Yvette Mollen.

Certaines communautés se montrent néanmoins frileuses devant la récente curiosité des Blancs pour leur langue, nuance la professeure et chercheuse à l'Université de Montréal. La peur de l'appropriation culturelle et le sentiment d'avoir été suffisamment déposédé depuis 400 ans expliquent peut-être cette méfiance, selon elle.

||
**EN INNU,
LE FÉMININ ET
LE MASCULIN
N'EXISTENT PAS,
LES ADJECTIFS
NON PLUS, ET
LES NOMS SONT
PLUTÔT ANIMÉS
OU INANIMÉS.**

||

Le désir de rapprochement a pourtant des retombées positives, estime Yvette Mollen, qui fait partie des investigateurs d'un dictionnaire virtuel français-innu de plus de 29 000 mots. « J'incite toujours mes étudiants allochtones qui côtoient des membres des communautés à parler en innu aux enfants, parce que ça contribue à renforcer le sentiment de fierté des jeunes à l'égard de leur langue malheureusement de plus en plus délaissée au profit de l'anglais et du français. »

L'ergothérapeute Sébastien Provencher ne rencontre pour sa part que des sourires lorsqu'il sort humblement son « innu de maternelle » à ses patients de Pessamit, Ekuanitshit et Pakuashipi, sur la Côte-Nord. Le

trentenaire originaire de Laval s'y rend toutes les deux semaines depuis 2018. « Les Innus sont étonnés et contents que je veuille faire des efforts — même si certains regrettent de ne plus pouvoir parler dans mon dos sans que je comprenne ! Ils ont beaucoup d'humour. »

En vérité, ils n'ont aucune inquiétude à se faire, car même après quatre niveaux d'innu et un stage en communauté organisé par Yvette Mollen, la bonne volonté de l'ergothérapeute se heurte à la grande complexité de cette langue dite « agglutinante », comme l'est aussi l'inuktitut. Un seul mot est souvent l'équivalent de toute une phrase en français, avec une racine (généralement un verbe, classe lexicale qui constitue 75 % des mots en innu) à laquelle on colle des préfixes ou des suffixes pour ajouter des informations supplémentaires. Par exemple, « il mange une énorme quantité de nourriture en un repas » se dit *apishishtikuanepushu*.

Le féminin et le masculin n'existent pas, les adjectifs non plus ; les noms sont plutôt animés ou inanimés, ces catégories ne distinguant pas forcément le vivant de l'inerte (un cadavre, *tshipai*, est animé, mais une fleur, *uapikun*, est inanimée). La conjugaison des verbes suit une autre logique qu'en français, avec entre autres un temps pour parler de ce qu'on a vu en rêve et un temps pour dire ce qui nous a été raconté, mais qu'on n'a pas soi-même vécu.

« On ne peut pas faire de traduction directe comme on le ferait avec l'anglais — il faut passer par des chemins nouveaux, sortir des règles qu'on a intériorisées », explique Sébastien Provencher. Un exercice exigeant qui donne néanmoins accès à un univers empreint de descriptions nuancées, à l'instar de l'inuktitut. Ainsi, la traduction de « rivière » comporte plus de 100 entrées dans le dictionnaire virtuel d'innu-aimun, dont un mot pour désigner une rivière droite, rectiligne, et un autre pour parler d'une rivière où se trouvent des passages formés par des îles. « Apprendre cette langue a changé ma manière de concevoir le territoire que nous habitons, en plus de me donner des clés pour comprendre un peu mieux ce peuple voisin qu'on ne connaît pas vraiment. » ■